

JULIÁN
CARRÓN
LE RÉVEIL
DE L'HUMAIN

*Réflexions à partir
d'un temps vertigineux*

Julián Carrón

Le réveil de l'humain

Réflexions à partir d'un temps vertigineux

par Alberto Savorana

© 2020 Fraternité de Communion et Libération
Édition italienne : BUR Rizzoli, Milan,
avril 2020 (livre numérique), juin 2020 (livre de poche)

Le réveil de l'humain

En quelques semaines à peine, l'urgence sanitaire provoquée par le Covid-19 est devenue une expérience commune. À différents titres, nous nous sommes tous sentis concernés. Paradoxalement, la situation d'isolement dans laquelle nous nous sommes trouvés est devenue l'occasion d'un grand dialogue à distance.

D'une manière ou d'une autre, chacun tente de se mesurer à un fait imprévu qui a fait irruption dans notre vie quotidienne, imposant un changement drastique des modes de vie et soulevant des questions urgentes que nous ne pouvons ignorer. Quelles réponses sont à la hauteur de la situation ?

Le père Julián Carrón, président de la Fraternité de Communion et de Libération, est confronté aux questions de chacun. Dans ces pages, il offre sa contribution à la réflexion commune.

Que se passe-t-il ?

Nous sommes confrontés à un défi sans précédent pour notre génération. Le poète espagnol Julio Llamazares l'a bien résumé dans *El País* : « J'ai 65 ans aujourd'hui, au moment le plus critique que j'aie jamais connu. »¹

La situation que nous vivons nous a fait prendre conscience que nous avons en quelque sorte vécu comme dans une bulle au cours de ces dernières années, nous sentant suffisamment à l'abri des coups de la vie. Ainsi, nous avons continué à avancer distraits, faisant comme si tout était sous notre contrôle. Mais les circonstances ont bousculé nos plans et nous ont brusquement appelés à répondre, à prendre au sérieux notre moi, à nous interroger sur notre situation existentielle effective. Ces derniers jours, la réalité a

¹ *El País*, 28 mars 2020.

secoué notre train-train plus ou moins tranquille sous les traits menaçants du Covid-19, nouveau virus qui a provoqué une situation d'urgence sanitaire internationale.

Cette fois-ci, la réalité, que nous fuyons souvent pour pouvoir respirer parce que nous sommes incapables de rester avec nous-mêmes, a été impitoyable, forçant la plupart de nous à rester enfermés *à la maison*, à s'arrêter. Et dans cet isolement, notre condition existentielle nous saute aux yeux, peut-être pour la première fois de manière aussi claire et généralisée. J'ai lu il y a des années dans un journal américain qu'un prisonnier, contraint de supporter des années de privation de liberté, n'a pas pu, en fin de compte, *éviter* de s'arrêter et de réfléchir : « Stop and think ». Nous aussi, habitués à fuir de mille façons loin de nous-mêmes et de l'appel profond des choses, nous n'avons peut-être pas pu éviter de nous arrêter et de réfléchir.

Qu'est-ce qui a fait éclater la « bulle » d'une vie sous contrôle ?

L'irruption imprévue et imprévisible de la réalité, qui a le visage du coronavirus. Le romancier espagnol José Ángel González Sainz

décrit cela de manière efficace : « Dans la vie d'un pays ou d'une personne, il y a des moments où la réalité, la réalité la plus concrète et la plus objective, la plus crue et la moins assaisonnée par des recettes et des cuisiniers habitués à cuisiner des mentalités et des histoires, fait soudain irruption avec une violence effrayante à laquelle nous n'étions pas habitués. La réalité ne devient pas réelle à ce moment-là : elle a toujours été réelle, elle était là depuis le début, mais sa plus grande légèreté nous permettait de ne pas la regarder tout le temps en face ; il suffisait de le faire du coin de l'œil et de nous concentrer sur toutes les histoires et les illusions qu'on nous servait, plus ou moins agréables ou trompeuses. [...] Quand ce qui se trouve au fond réel et incontestable des choses, qui les soutient toutes, éclate soudainement et se répand en échappant au contrôle – ou au vertige – de la partie illusoire de notre vie, la vision de l'illusion dans laquelle nous avons vécu et dont nous avons considéré la réalité, tremble. C'est ce qui se passe maintenant, partout ».

Ce qui s'est passé est comme un raz-de-marée, une explosion volcanique, qui nous a trouvés impuissants. González Sainz poursuit en explicitant la raison de cette faiblesse : « L'habitude de remplacer les choses

et les faits par leur utilisation stratégiquement frauduleuse, la réalité par l'idéologie, la vérité par l'impunité de la tromperie et l'essentiel par la banalité, nous met dans la pire des conditions pour faire face à une véritable vengeance de la réalité ».² La réalité s'est rebellée pour avoir été méconnue, elle a soudain revendiqué son rôle « primaire ». Comme l'écrit Fernando De Haro, un ami journaliste de la Radio espagnole, en reprenant les paroles du romancier que nous venons de citer : « La réalité [...] était là, mais nous ne l'avons pas vue. Maintenant, elle a fait irruption de manière bruyante. [...] La réalité est entrée sans demander la permission. [...] Il nous faut maintenant faire “des entrailles de la réalité le cœur de l'intelligence” (J.A. González Sainz) ».³

Mais que veut dire « faire “des entrailles de la réalité le cœur de l'intelligence” » ?

Cela signifie que l'irruption puissante de la réalité a fait réapparaître dans toute son

² *El Mundo Viernes*, 20 mars 2020.

³ *ilsussidiario.net*, 24 mars 2020.

ampleur cette exigence de comprendre que nous appelons « raison ». Parfois, à cause des difficultés de la vie ou par paresse, nous interrompons l'itinéraire de notre regard et nous nous arrêtons à l'apparence, nous restons à la surface des choses, comme si le monde entier s'épuisait dans les clichés que nous respirons ou dans ce que nous voyons à travers le trou de serrure de notre mesure rationaliste : une mesure étroite, trop petite et, pour finir, étouffante (le fait d'étouffer est le voyant qui nous signale que nous sommes arrêtés à l'apparence). Seul l'impact – accepté – avec la réalité peut ouvrir à nouveau la raison. C'est toujours un choc, un coup, qui nous fait ouvrir les yeux : la connaissance implique une dimension affective originale à son début et dans son développement. Plus une réalité nous frappe et nous intéresse, plus le regard de la raison s'ouvre, se tend, s'aiguise, sans se contenter de solutions à bon marché. Les événements ne se révèlent dans leur sens et leur raison d'être qu'à une raison engagée affectivement. Le sentiment que la réalité suscite (émerveillement, peur, curiosité) est un facteur essentiel pour voir, c'est une « loupe » qui rapproche l'objet. C'est ce qui s'est produit.

Ce qui s'est passé a réveillé notre attention, remettant en mouvement notre raison et nous amenant à reconnaître, au-delà des schémas confortables, qu'« Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie », pour le dire avec Shakespeare.⁴ En ce moment, la raison émerge à nouveau comme « cet événement singulier de la nature où elle se révèle comme l'exigence de pouvoir expliquer la réalité *dans tous ses facteurs*, de sorte que l'homme soit introduit dans la vérité des choses ».⁵

Nous comprenons maintenant pourquoi nous nous sommes retrouvés dans une bulle. Très longtemps, nous avons peut-être pu nous permettre de fuir l'impact avec la réalité – qui n'a pourtant jamais cessé de se produire et de nous provoquer –, nous ne nous sommes pas laissés interpellés par celle-ci, nous avons cru l'avoir apprivoisée, protégés que nous étions par une condition de vie privilégiée. « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir,

⁴ *Hamlet*, acte I, scène V.

⁵ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 145.

n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison ». ⁶ Aujourd'hui, je ne dis pas qu'il est impossible (car il n'y a rien d'automatique dans l'expérience humaine), mais il est certainement extrêmement difficile d'échapper au choc de la réalité, qui nous lance un défi si inexorable et dramatique. En tout cas, ceux qui s'épargneront la provocation de la réalité, des événements, ne pourront pas expérimenter pleinement cette vibration ineffable de la raison et du cœur qui nous rend humains. Et ces dernières semaines, nous avons vu se produire de nombreux signes de cette humanité, qui nous ont remplis de gratitude et d'émerveillement.

Qu'entends-tu par « vibration ineffable de la raison » ?

Les questions qui nous ont tous assaillis. Le défi que la réalité nous a lancé nous a « forcés » à regarder plus en profondeur notre nature d'hommes. Nous avons été arrachés à la zone de confort dans laquelle nous nous étions confortablement installés, et avons

⁶ *Ibidem*, p. 149.

été traversés de questions que nous évitons d'habitude, plus ou moins intentionnellement, ou que nous noyons dans nos routines quotidiennes. Umberto Galimberti le souligne, en répondant à une lectrice : « Dans la condition inhabituelle dans laquelle nous nous trouvons à la suite de la suspension de nos activités quotidiennes, dans cet état de désorientation, ne faudrait-il pas que vous vous tourniez vers votre intériorité, que vous négligez habituellement, pour savoir qui vous êtes ? Pourquoi êtes-vous sur cette terre ? Quel est le sens de votre vie ? [...] Ces réflexions seraient réellement un pas en avant pour être vraiment hommes, parce que vivre sans s'en rendre compte n'est pas exactement le meilleur moyen de s'épanouir et de trouver un sens à son existence ».⁷ Comme nous l'enseigne Hannah Arendt, toute crise, tout choc profond de la réalité, « nous force à revenir aux questions »,⁸ fait émerger notre moi dans toute son exigence de sens, nous fait crier : pourquoi ?

⁷ *D la Repubblica*, 21 mars 2020.

⁸ H. Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Paris 1972, p. 225.

Ce sont des questions qui nous troublent, qui nous dérangent, qui nous obligent à penser à quelque chose qui nous échappe...

Ce sont les interrogations de la raison, qui accompagnent structurellement l'itinéraire de l'homme en tant que créature consciente d'elle-même. Elles montrent la radicale et inépuisable recherche de sens de la part du moi, face à ce qui se produit – la réalité, la douleur, la mort –, et en même temps la coïncidence profonde entre la rationalité et la religiosité. Une coïncidence qui peut surprendre ceux qui ont été habitués par notre culture à réduire la religiosité à un sentiment, au *feeling*. L'émergence de ces interrogations (quel est le sens de l'existence ? Pourquoi y a-t-il la douleur, la mort ? Pourquoi, en fin de compte, vaut-il la peine de vivre ? De quoi et pour quoi la réalité est-elle faite ?) exprime la vocation de la raison et ce que je considère comme la religiosité authentique et inéluctable de l'homme.

Qu'est-ce que la raison a découvert dans la situation actuelle ?

Une fragilité structurelle – non contingente

ou temporaire –, qui a émergé dans tout son drame. Nombreux sont ceux qui ont écrit à ce sujet ces jours-ci. Je voudrais mentionner ici deux très chers amis, Pilar Rahola et Pedro G. Cuartango, des intellectuels de renom, l'une de Barcelone et l'autre de Madrid, qui ont affronté la pandémie qui met aussi à genoux mon pays natal.

Rahola déclare : « Le choc de cette pandémie va par exemple nous faire sentir beaucoup plus vulnérables, enfin convaincus que notre modèle de vie, et la vie elle-même, sont extrêmement fragiles. C'est une idée de fragilité qui a peut-être été présente tout au long de l'histoire de l'homme, mais que nous avons oubliée en ces temps d'orgueil technologique. Un simple virus grippal, et soudain, le chaos dans le monde entier... Oui, nous reviendrons sans aucun doute à une conscience majeure de notre vulnérabilité ».⁹ Notre vulnérabilité n'est pas une nouveauté, c'est une condition qui nous colle à la peau depuis notre naissance mais, dans une époque d'orgueil technologique, où tout semblait être entre nos mains, nous l'avons en quelque sorte oublié, laissé de côté, et nous avons perdu la perception de

⁹ *La Vanguardia*, 26 mars 2020.

ce que nous sommes. C'est la force explosive de la réalité qui nous a rendu la conscience de quelque chose qui, nous le voyons, est évident mais ne va pas de soi. « Ce fléau, souligne Pedro G. Cuartango, nous fait prendre conscience de la fragilité des êtres humains et de leur profonde insignifiance face à des forces de la nature que nous ne maîtrisons pas. Gardons à l'esprit cette leçon de ce que nous ne sommes pas ».¹⁰

En ce sens, je trouve cohérente la considération de Jean-Pierre Le Goff dans *Le Figaro* : « Nous sommes confrontés au tragique et renvoyés aux limites de notre condition, à la “fragilité des choses humaines” [...]. Ce temps suspendu peut être l'occasion de nous recentrer sur l'essentiel pour essayer de comprendre les défis de notre temps et commencer à en tirer quelques leçons. [...] La rupture introduite par cette épidémie [...] interroge des idées et des représentations qui semblaient solidement ancrées [...]. La vie moderne paraît structurée à l'inverse de l'idée pascalienne selon laquelle “tout le malheur de l'homme vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre”. [...] L'épi-

¹⁰ *ABC*, 24 mars 2020.

démie nous contraint à nous confronter au tragique de l'histoire sans faux-fuyant. [...] À chacun d'en tirer des leçons. »¹¹

L'expérience renouvelée de notre fragilité est commune à nous tous...

Oui, nous avons entendu le pape François le dire en mondovision sur une Place Saint-Pierre déserte, le soir du vendredi 27 mars, d'une manière et avec une intensité qui ont laissé tout le monde en silence : « Nous nous rendons compte que nous nous trouvons dans la même barque, tous fragiles et désorientés [...]. La tempête démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et priorités. Elle nous démontre comment nous avons laissé endormi et abandonné ce qui alimente, soutient et donne force à notre vie ainsi qu'à notre communauté. La tempête révèle toutes les intentions d'"emballer" et d'oublier ce qui a nourri

¹¹ J.-P. Le Goff, « Retour du tragique et "réserves d'humanité" », *FigaroVox*, 18 mars 2020.

l'âme de nos peuples, toutes ces tentatives d'anesthésier avec des habitudes apparemment "salvatrices", incapables de faire appel à nos racines et d'évoquer la mémoire de nos anciens, en nous privant ainsi de l'immunité nécessaire pour affronter l'adversité. À la faveur de la tempête, est tombé le maquillage des stéréotypes avec lequel nous cachions nos "ego" toujours préoccupés de leur image ». François nous a placés dans la même barque, nous qui avons été frappés par la tempête, que toute la famille humaine et la création : « Nous ne nous sommes pas arrêtés face à tes rappels, nous ne nous sommes pas réveillés face à des guerres et à des injustices planétaires, nous n'avons pas écouté le cri des pauvres et de notre planète gravement malade. Nous avons continué notre route, imperturbables, en pensant rester toujours sains dans un monde malade. Maintenant, alors que nous sommes dans une mer agitée, nous t'implorons : "Réveille-toi Seigneur !" ». ¹²

¹² François, *Moment extraordinaire de prière en temps d'épidémie*, 27 mars 2020.

Mais quel est l'intérêt de nous découvrir fragiles, vulnérables ? Cela sert à quoi ?

À nous tirer de la torpeur dans laquelle nous vivons habituellement, à nous arracher à la distraction à laquelle nous nous abandonnons souvent presque sans le savoir, à nous sortir de cette lourdeur d'esprit qui nous enveloppe souvent : « Et tout est unanime à nous taire, moitié / honte peut-être, moitié indicible espérance. »¹³ Il ne s'agit pas uniquement de se découvrir fragiles (« Si loin de ton rameau, / Pauvre feuille fragile, / Où vas-tu ? »¹⁴, disait Leopardi). En effet, la perception même de notre fragilité porte en elle, comme sa condition, la grandeur de l'humain, le « mystère éternel / de notre être » : « Comment, nature d'homme, / Si vile en tout, fragile, / Si tu es ombre et

¹³ Cf. R.M. Rilke, « Deuxième élégie de Duino », v. 42-44, dans *Élégies de Duino*, Gallimard, Paris 1994, p. 41.

¹⁴ G. Leopardi, « Imitation », XXXV, v. 1-3, in *Chants / Canti*, trad. M. Orcel, GF Flammarion, Paris 2005, p. 259.

poudre, respire-tu si haut ? ». ¹⁵ Accuser la limite, la finitude, avoir le sentiment du tragique, cela implique cette infinitude du désir qui nous définit en tant qu'hommes, avant même que nous le sachions. « Imaginer le nombre infini des mondes et sentir notre esprit et nos désirs plus vastes encore qu'un tel univers ». ¹⁶ C'est à cette vastitude qu'appartient également la prise de conscience de notre contingence : nous ne nous faisons pas tout seuls, nous ne nous procurons pas nous-mêmes notre existence. Au fond de nous domine une dépendance. Nous avons aujourd'hui tout particulièrement la possibilité d'en prendre davantage conscience.

As-tu remarqué un quelconque signe d'une telle « reconquête » de la conscience ?

Oui, et pas seulement parmi les personnalités et les écrivains desquels il est plus

¹⁵ G. Leopardi, « Sur le portrait d'une belle femme sculpté sur un monument funèbre », XXI, v. 22-23, dans *Poésies complètes*, trad. V. Vernier, Librairie centrale, Paris 1867, p. 151.

¹⁶ G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57.

naturel de l'attendre. Un enseignant à la retraite qui participe à une initiative de soutien scolaire pour des jeunes d'origine étrangère raconte : « Aujourd'hui, une lueur d'espoir au milieu des nouvelles toujours plus alarmantes sur le coronavirus. Nous faisons une visioconférence avec tous ceux de nos élèves du cours d'italien de *Portofranco* (un centre de soutien scolaire, *ndt*) qui le veulent. Ce sont des garçons et des filles étrangers, égyptiens et marocains », de différentes religions, y compris des musulmans. « Nous parlons de la façon dont nous vivons cette situation : la peur, les soucis, l'absence d'école. À un moment donné, l'un d'entre eux dit que cette circonstance met en évidence les limites de l'homme et entame un dialogue sur cette question : un dialogue qui fait ressortir une certaine distance sur la conception de Dieu mais, en même temps, révèle ce que nous avons en commun, à savoir la recherche d'un sens dans ce drame et la question de savoir pourquoi c'est une épreuve pour chacun. Un dialogue intense, sans préjugés, les uns essayant de comprendre les raisons des autres. Un dialogue libre, entre des personnes qui prennent au sérieux ce qui se passe, et le vivent comme l'occasion de

vérifier ce qui a de la valeur dans la vie ». ¹⁷

Par contraste, nous vivons habituellement de larges pans de notre existence avec une fausse image de nous-mêmes, mettant en quarantaine notre condition d'hommes, ce qui nous laisse dans un état d'anesthésie. C'est pourquoi Llamazares observe : « Si cette catastrophe sanitaire doit servir à quelque chose, c'est à nous rappeler la fragilité de tout, ce que nous oublions dès que nous vivons quelques années de suite dans la paix et le bien-être ». ¹⁸

Quelles sont les conséquences de cette torpeur ?

Elle nous laisse impuissants face aux imprévus de la vie. Comme l'écrit encore González Sainz, « quand la réalité la plus dure et la plus réelle fait brutalement irruption comme en ce moment, quand la distance entre les faits et les récits, entre les noms des objets et les objets des noms est réduite au minimum,

¹⁷ Lettres, « Avec tous, nous partageons la même question », <https://francais.clonline.org/lettres>, 8 avril 2020.

¹⁸ *El País*, 28 mars 2020.

toutes les illusions simulatrices, toute la machinerie infernale du mensonge et de l'hypocrisie, toute la vaine ignorance et le manque de prudence, d'adhésion stricte à la réalité, à son contrôle et sa gestion les plus efficaces, les plus rapides et les plus rentables, sont les pires armes pour y faire face. La réalité nous surprend ignorants de tout, désarmés et prisonniers des habitudes mentales les plus contre-productives ». ¹⁹

« La réalité la plus dure et la plus réelle fait brutalement irruption... » Ce sont des paroles sombres...

La réalité ne nous accorde pas de répit. Comme l'a écrit Paolo Mieli le 3 avril, « dans le monde, nous avons maintenant atteint un million de cas. Un million, et nous savons déjà que nous ne nous arrêterons pas là. La moitié de la population du globe est enfermée chez elle. L'Italie détient le record de morts (13 915), suivie de près par l'Espagne, qui a dépassé les dix-mille décès. À Bologne, le premier prisonnier est mort à l'hôpital. En Chine, des affrontements ont eu lieu sur le

¹⁹ *El Mundo* *Viernes*, 20 mars 2020.

pont du fleuve Bleu, avec des agents de la province du Jiangxi déterminés à empêcher le transit de voyageurs en provenance du Hubei, où la fin du confinement vient d'être déclarée. Dans le même temps, le comté de Jia au Henan, une province limitrophe du Hubei, a été placé en isolement. À Hong Kong, on a entamé la deuxième quarantaine, après la réapparition du virus, notamment à cause (d'après les sources officielles) du non-respect des distances de sécurité dans les restaurants ».²⁰

Avec la propagation du virus, nous expérimentons la réalité comme une altérité, obscure et sourde dans sa diversité absolue : une présence inexorable dont nous dépendons. La prééminence de la réalité s'est imposée à nous, au-delà de toute réduction de notre part. Son irréductibilité nous interroge et ne desserre pas son emprise sur notre personne. Avec Nietzsche, nous nous étions convaincus qu'« il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations ».²¹ Dans des situations comme celle-ci, cette affirmation, qui a ré-

²⁰ *Corriere della Sera*, 3 avril 2020.

²¹ Cf. F. Nietzsche, *Fragments posthumes fin 1886-printemps 1887* 7 [60], in *Kritische Studienausgabe*, vol. 12, De Gruyter, Berlin 1980, p. 315.

sisté tant d'années comme une vérité incontestable, révèle sa faiblesse. La réalité, qui semblait être dépassée, est têtue et reprend le dessus, elle revient avec force sur le devant de la scène. Sous nos yeux, il y a plus que des interprétations : il y a des faits obstinés, qui demandent à être pris en compte et également interprétés de façon appropriée. Au moins en ce sens, le nihilisme est mis au pied du mur.

L'entêtement de la réalité ne nous laisse pas tranquilles, même si nous préférierions souvent ne pas regarder, comme lorsque nous avons vu défiler, il y a quelques semaines, les camions de l'armée transportant les corps de nos morts de Bergame. Domenico Quirico n'a pas tort de se demander : « S'interroger sur la mort, avec dignité, en silence, n'est-ce pas un devoir culturel que cette histoire nous impose ? »²²

La réalité se manifeste à nouveau dans tout son mystère. Ezio Mauro parle des « angoisses qui surgissent de l'inconnu, dans une dimension inaccessible »,²³ face à laquelle nous payons les limites de notre capacité à dominer.

²² *La Stampa*, 5 avril 2020.

²³ *la Repubblica*, 11 mars 2020.

Et quand elle émerge dans son mystère, la réalité est effrayante...

En effet, l'ennemi à combattre n'est pas tant le coronavirus, mais bien la peur. Une peur que nous percevons en permanence, mais qui éclate quand la réalité met à nu notre impuissance existentielle, en prenant souvent le dessus et en nous amenant parfois à réagir de manière désordonnée, à nous fermer, à désespérer. C'est ce qu'a relevé Ilvo Diamanti, toujours attentif aux bouleversements de notre société : « Nous vivons au “temps de la peur”. [...] En effet, l'In-Sécurité et l'In-Certitude nous accompagnent depuis de nombreuses années. Probablement depuis toujours. [...] Ainsi, la peur est entrée dans nos vies. Dans notre monde. Bien avant que le Covid n'entre en scène. [...] Loin des autres. De plus en plus seuls. [...] Nous risquons de perdre espoir. Et nous-mêmes ».²⁴ Mais succomber à la peur n'est pas la seule voie.

²⁴ *la Repubblica*, 9 mars 2020.

Que veux-tu dire par là ?

Des moments comme ceux-ci mettent à découvert le chemin de maturation que nous avons effectué, chacun personnellement et ensemble, la conscience de nous-mêmes que nous avons acquise, la capacité ou l'incapacité à affronter la vie que nous avons entre les mains. Nos petites et grandes idéologies, nos convictions, y compris religieuses, sont mises à l'épreuve. La carapace des fausses sécurités révèle ses failles. C'est dans des circonstances comme celle dans laquelle nous sommes plongés qu'on comprend que « la force d'un sujet réside dans l'intensité de sa conscience de soi, c'est-à-dire de sa perception des valeurs qui définissent sa personnalité »²⁵, dans la clarté avec laquelle il se perçoit lui-même et reconnaît ce pour quoi il vaut la peine de vivre.

Comment être homme, et qu'est-ce que cela signifie, face à cette circonstance qui, qu'on le veuille ou non, nous concerne tous, bien que de manière différente : certains en pre-

²⁵ L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milan 2010, p. 132.

mière ligne pour lutter contre la maladie (patients, médecins et personnel de santé), d'autres en garantissant les services essentiels (des employés des supermarchés aux forces de l'ordre), certains en partageant les situations de besoin (bénévoles, religieux et bien d'autres), et d'autres encore enfermés chez eux pour obéir à la règle de l'isolement et de la « distanciation sociale » ?

Il y a un point qui unit tout le monde : c'est la disponibilité à accepter l'appel qui vient de la réalité. Quelle que soit la catégorie dans laquelle nous nous situons parmi celles énumérées, quelle que soit la tâche qui nous a été confiée ou que nous avons choisi d'accomplir, ce qui arrive (c'est-à-dire le fragment de réalité qui nous concerne et nous enserre) nous interpelle et nous appelle à répondre. Nous n'avons pas d'autre lieu où la vie peut se jouer en tant que sens, en tant que destin : nous n'avons pas d'autre manière d'avancer vers notre accomplissement, en dehors des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Je me permets de le dire : cela vaut pour tous. Dans son livre le plus connu, *Le sens religieux*, don Giussani affirme : « La seule condition pour être toujours et véritablement religieux est de vivre

toujours intensément le réel. »²⁶ Sa conception de la religiosité nous amène à reconnaître toute circonstance comme un appel, c'est-à-dire comme une vocation.

La circonstance, ce qui nous concerne et nous provoque instant par instant, est l'explicitation dans le détail d'une réalité que nous ne faisons pas, et qui, quant à son origine ultime, renvoie à quelque chose d'autre, au-delà de nous, plus grand que nous, à cette origine insondable que nous appelons justement Mystère. La religion se manifeste comme l'intuition vécue du Mystère, de cette incommensurabilité énigmatique, dans le rapport avec chaque moment de la réalité. Pour cette raison, dit encore don Giussani, « vivre la vie comme vocation signifie tendre vers le Mystère à travers les circonstances dans lesquelles [...] le Seigneur nous fait passer, en y répondant. [...] La vocation est d'aller vers le destin en embrassant toutes les circonstances à travers lesquelles le destin nous fait passer ».²⁷ Giussani était bien conscient du vertige que cela introduit dans la vie : « L'homme, la vie rationnelle de l'homme, devrait être suspen-

²⁶ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 160.

²⁷ L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida*, Bur, Milan 2018, p. 65.

due à l'instant, à ce signe apparemment si changeant et si casuel que sont les circonstances à travers lesquelles le "seigneur" inconnu m'entraîne, me provoque à réaliser son dessein. Et dire "oui" à chaque instant sans rien voir, en adhérant simplement à la pression des circonstances. C'est une position vertigineuse ». ²⁸ Il est difficile de trouver expression plus adaptée pour décrire la situation dans laquelle nous nous trouvons quand nous restons réellement face à ce qui arrive : on est suspendu de façon vertigineuse « à l'instant, à ce signe apparemment si changeant et si casuel que sont les circonstances ». Pourtant, je dis que c'est la seule attitude rationnelle, car c'est à travers ces circonstances que le Mystère, ce « "seigneur" inconnu », nous interpelle, nous incite à vivre son mystérieux dessein, c'est-à-dire l'accomplissement de la vie.

Nous percevons souvent les circonstances, certaines circonstances, exclusivement comme un obstacle à la réalisation de nous-mêmes.

C'est une question permanente. Aujourd'hui, c'est le confinement dû au coro-

²⁸ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 199.

navirus, ou une situation qui peut être encore plus grave et plus difficile, demain ce seront les études trop difficiles ou le travail que nous avons et que nous n'aurions jamais choisi, ou un succès qui manque là où nous l'aurions attendu, une affection refusée, un ami ou un collègue envahissant, une maladie : il y aura toujours quelque chose qui apparaît comme un obstacle à la réalisation de notre vie, alors que c'est (vertigineusement, dramatiquement) le lieu où se joue l'accomplissement de notre vie, notre relation avec le Mystère. Je dirais presque qu'il s'agit d'une question objective et non d'un choix. Le choix est de le reconnaître ou non.

Qu'est-ce qui peut nous soutenir dans ce « vertige » ?

Une compagnie humaine. Ou mieux, une certaine compagnie humaine. Cette réponse nous amène à examiner attentivement notre vie sociale, pour voir qui nous aide et qui nous distrait par rapport à ce vertige. Le confinement est une occasion paradoxale pour comprendre quelle compagnie nourrit en profondeur notre existence. Je parle d'une compagnie qui n'est pas extérieure

ou juxtaposée à la vie, qui n'anesthésie pas l'urgence de nos interrogations, mais qui, au contraire, nous soutient pour les regarder en face sans prendre la fuite.

De ce point de vue, toute compagnie est à examiner, qu'elle soit chrétienne ou laïque, que ce soit celle des camarades de classe ou d'études, celle du café ou des collègues de travail, de la famille, etc. Combien de fois acceptons-nous des compromis sur nos exigences, en baissant la barre, nous contentant d'un cadre de relations qui nous protège du choc des choses, qui nous épargne le défi des circonstances au lieu de nous pousser à le vivre ! Mais une telle compagnie ne peut pas être à la hauteur du drame : dans des moments comme celui que nous traversons, où l'urgence de vivre devient incontournable et puissante, cela est plus évident que jamais.

Si la peur nous envahit, qu'est-ce qui peut la vaincre ?

L'expérience la plus élémentaire dont nous disposons à ce sujet est sans doute celle de l'enfant. Qu'est-ce qui vainc la peur chez un enfant ? La présence de sa mère. Cette « méthode » vaut pour tous. C'est une présence,

et non nos stratégies, notre intelligence, notre courage, qui mobilise et soutient la vie de chacun de nous. Une présence, la mémoire active de celle-ci.

Antonio Polito a souligné la valeur de la métaphore de la mère avec l'enfant précisément comme réponse à la peur suscitée par le coronavirus : « J'y vois le besoin d'avoir confiance en quelque chose de plus grand que nous, qui nous aime infiniment et donc qui nous protège. Comme nous le faisons quand nous sommes enfants, justement ». Il a également fait référence à la représentation artistique de Notre-Dame de la Miséricorde, qui « ouvre son manteau et abrite le peuple ». ²⁹

Et quand la peur est celle de l'obscurité de la mort ?

La dynamique ne peut qu'être la même, car l'humain a ses lois. Mais face à la peur profonde, celle qui nous saisit au fond de notre être et que nous nous efforçons de chasser le plus loin possible (la peur de la mort et de toutes ses répercussions dans la vie), il faut

²⁹ *Tracce-Litterae communionis*, n°4/2020, p. 15.

se demander quelle présence est capable de la vaincre. Pas une présence quelconque. C'est pour cela que Dieu s'est fait homme, qu'il est devenu une présence historique, charnelle, proche, un compagnon de route. Seul Dieu qui entre dans l'histoire en tant qu'homme peut vaincre la peur profonde, comme en a témoigné (et en témoigne) la vie de ses disciples, et comme le raconte l'Évangile. Pour partager nos épreuves humaines, Dieu s'est fait homme, un « homme appelé Jésus de Nazareth, fils de Marie, et qui, alors qu'il passait un jour à Naïn, fut pris d'une grande émotion en voyant une veuve qui accompagnait au sépulcre la civière de son fils mort. Il s'avança, mit sa main sur l'épaule de la mère endeuillée et lui dit avec une rare incongruité : "Femme, ne pleure plus !" Puis il ressuscita son fils. Mais comment peut-on dire à une veuve dont le fils est mort : "Ne pleure pas !" ? C'est absurde. Et pourtant ce fut cette "absurdité" qui laissa toutes les personnes présentes bouche bée. »³⁰ Qui sait combien cette femme a pu se sentir pénétrée par une

³⁰ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, p. 62.

étreinte qui dépassait tout sentiment humain et lui rendait l'espérance ! Cette mort n'était pas la fin de tout, cette mère veuve n'était pas condamnée à rester seule, parce que la semence de la Résurrection était présente en cet Homme qui lui disait ces paroles inouïes et qui, immédiatement après, lui restituait son fils vivant.

Quelle est donc la réponse du christianisme au drame de l'homme, de la solitude, de la douleur, de la maladie, aux situations sans réponse, comme tant de celles que nous avons vues se produire en nombre ces jours-ci ?

Paul Claudel a une observation brûlante à ce propos : « Une question continuelle est présente à l'esprit du malade : "Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que je souffre ?" [...] À cette question terrible, la plus ancienne de l'Humanité, et à laquelle Job a donné sa forme quasi officielle et liturgique, Dieu seul, directement interpellé et mis en demeure, était en état de répondre, et l'interrogatoire était si énorme que le Verbe seul pouvait le remplir en fournissant non pas une explication, mais une présence ; suivant cette parole de l'Évangile :

“Je ne suis pas venu expliquer, dissiper les doutes avec une explication, mais remplir, c’est-à-dire remplacer par ma présence le besoin même de l’explication”. Le Fils de Dieu n’est pas venu pour détruire la souffrance, mais pour souffrir avec nous ». ³¹

Dieu n’a pas répondu au problème de la vie, de la solitude, de la souffrance, par une explication, mais par sa présence : il est venu dans le monde pour nous tenir compagnie pour la vivre, il s’est fait compagnon de l’homme dans quelque situation que celui-ci soit amené à se trouver, pour que l’homme puisse la vivre et la traverser avec, au fond, une positivité indestructible. Comme l’a dit Benoît XVI dans une célèbre homélie, « seul ce Dieu peut nous sauver de la peur du monde et de l’inquiétude face au vide de notre existence. Ce n’est qu’en regardant Jésus Christ que notre joie en Dieu atteint sa plénitude, devient joie rachetée ». ³²

³¹ P. Claudel, *Toi, qui es-tu ?*, Gallimard, Paris 1936, p. 112-113.

³² Benoît XVI, *Discours au Bundestag de Berlin*, 12 septembre 2006.

*Tu parles de « positivité indestructible »...
Comment est-ce possible ?*

J'imagine la joie de cette veuve lorsqu'elle se voit remettre son fils unique vivant, un fils qui, pourtant, devra mourir à nouveau, tôt ou tard, comme elle-même d'ailleurs. Le problème se posera à nouveau. Je pense alors à l'expérience de saint Paul, enchaîné à Rome, attendant une sentence qui pouvait signifier sa mort, plein de gratitude et de joie, au moment où il écrivait aux chrétiens de Philippes – qu'il « porte dans [son] cœur » et envers qui il éprouve une « vive affection » – des paroles qui paraîtraient absurdes à la plupart des personnes : « Pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir est un avantage ». Comment était-ce possible ? Il avait vu le Christ vivant, ressuscité, définitivement victorieux sur la mort : de là naissent sa certitude, sa joie, sa manière de vivre cette circonstance ainsi que chaque moment de son existence (« soit que je vive, soit que je meure »). Tout était déterminé par le rapport avec cette présence. Or (je dis cela en pensant à ce qui se passe ces jours-ci, qui concerne également de nombreux chrétiens), le Christ n'annule pas le drame et la douleur de la séparation d'avec les per-

sonnes qu'on aime, mais il rend possible une autre manière de les vivre et d'affronter la mort, où ce n'est pas le néant qui domine, mais la certitude de Sa présence victorieuse, d'une étreinte sans fin, et donc de l'accomplissement de la vie, du rapport définitif avec Lui. C'est possible uniquement pour ceux qui ont vu les signes de cet accomplissement émerger dans leur expérience et qui ont vu grandir un désir plus grand que tous les autres, celui, écrit Saint Paul, d'« être avec le Christ, car c'est bien préférable ».³³ Non par mépris de la vie, mais précisément par amour de la vie qui demande l'éternité.

Mais comment l'homme d'aujourd'hui, immergé dans la mentalité que nous respirons, peut-il reconnaître la vérité de ces affirmations, devant ce qu'il voit se produire ?

De telles affirmations sont crédibles uniquement si l'on voit ici et maintenant des personnes en qui se révèle la victoire de Dieu sur la peur et sur la mort, sa présence réelle et contemporaine, et donc une nouvelle manière d'affronter les circonstances, pleine

³³ Ph 1, 21.23.

d'une espérance et d'une joie normalement inconnues et en même temps d'une volonté d'agir sans trêve.

Plus que tout discours rassurant ou toute recette morale, ce dont nous avons besoin est donc de croiser des personnes en qui nous pouvons voir incarnée l'expérience de cette victoire, d'une étreinte qui permet d'affronter la blessure de la souffrance, de la douleur, qui témoigne de l'existence d'une signification à la hauteur des défis de la vie.

Ces personnes existent-elles ?

Bien sûr qu'elles existent ! Et en des moments comme ceux-ci, il est encore plus immédiat de les reconnaître, à leur manière différente de vivre et à l'espérance qu'elles apportent. Avec elles, là où nous les trouvons, nous pourrons repartir plus aisément, nous relever des chutes, en reconstituant pièce par pièce un tissu social où la fermeture et la crainte n'ont pas le dernier mot.

J'en vois aussi beaucoup parmi les médecins, les infirmières et les infirmiers. Ce sont des présences véritablement « amies », qui témoignent d'un chemin possible ; ce sont des présences que nous ne planifions

pas, si exceptionnelles (dans les mêmes circonstances que tout le monde) qu'elles nous laissent sans voix, en silence. Comme la personne qui a écrit la lettre que je cite maintenant. Je me suis demandé s'il fallait la publier ici, parce qu'elle contient une référence qui me concerne, mais cela m'a paru en valoir quand même la peine.

« J'ai été catapultée subitement sur le front. On se croirait en guerre. Mon quotidien professionnel et familial a changé d'un jour à l'autre. En tant que médecin, maman et femme, je me trouve à dormir isolée de mon mari, à ne pas voir mes enfants depuis deux semaines, à ne pas pouvoir avoir de contact direct avec le patient. Entre mes malades et moi, il y a un masque, une visière et leur scaphandre. Ce sont souvent des personnes âgées qui vivent seules ce moment. Elles ont peur. Elles meurent seules. Et leurs proches, isolés chez eux, ne peuvent être au chevet de celui ou celle qu'ils aiment, et ils reçoivent en pleine nuit des appels par lesquels je leur communique la mort de leur parent : entre eux et moi, il y a le téléphone. Que puis-je faire pour eux, humainement, en tant que chrétienne ? J'entre dans mon service, je cherche un sourire et les bras d'une infirmière amie : en ce mo-

ment d'isolement, j'ai besoin de me sentir aussi physiquement avec d'autres, et ce sont les seules que je peux embrasser. Face à tout cela, je suis soutenue par la relecture quotidienne de la lettre de Carrón au *Corriere della Sera*,³⁴ qui m'aide à me remettre dans une attitude d'ouverture, à me demander ce qui tient au fond. Je suis appelée à reconnaître l'essentiel, le vrai. Il y a aussi tout le parcours fait sur le texte de l'École de communauté [la catéchèse permanente du mouvement de Communion et Libération, *ndt*] : l'épreuve est ce qui fait grandir la foi, si la liberté se joue face à la Préférence qui nous demande tout. C'est vertigineux. Nous devons faire confiance et assumer ce risque. La certitude qui soutient notre vie est un lien, et il y a un chemin à parcourir pour arriver à cette certitude affective. Les circonstances nous sont données pour nous attacher à Lui, Il nous appelle de manière mystérieuse. La foi consiste à avoir confiance dans le fait que c'est Lui qui nous appelle. "Ce n'est que lorsque domine une espérance fondée que nous sommes en mesure d'affronter les circonstances sans fuir." Nous sommes appelés

³⁴ « Voici comment, dans les difficultés, on apprend à vaincre la peur », *Corriere della Sera*, 1^{er} mars 2020.

plus que jamais à répondre à Celui qui nous appelle de manière mystérieuse. C'est cette certitude que je peux donner à mes malades, aux familles, en plus de dispenser des soins médicaux ».

Ce sont des présences qui communiquent une certitude, une espérance fondée, à tous ceux qu'elles rencontrent sur leur chemin, et elles ne peuvent la communiquer que parce qu'elles la vivent.

Bref, un discours « chrétien » ne suffit pas...

Seul le témoignage, la preuve de la diversité humaine générée par la rencontre chrétienne reconnue et vécue, sont utiles. Et nous ne pouvons pas « nous improviser » témoins, nous pouvons seulement communiquer et offrir aux autres ce dont nous faisons l'expérience en tant qu'itinéraire personnel. J'ai récemment parlé à une personne dont le mari est positif au Covid-19. Elle ne peut pas aller le voir. Elle ne peut pas être avec lui, même pas une minute. En plus, elle a une fillette en bas âge. Elle me disait : « Tu vois ? En ce moment, j'aurais aimé lui offrir mon aide, ma proximité, et au lieu de cela, je suis ici, coincée avec ma fille ». J'ai cherché

à lui dire : « Il faut que tu acceptes, toi aussi, de répondre à cette circonstance, comme ton mari cherche à le faire par rapport à la réalité qu'il a à affronter. Autrement, si tu ne suis pas un parcours, si tu ne vis pas toi-même le rapport avec une Présence qui vainc la peur, quelle aide pourras-tu lui donner quand tu l'appelleras par *FaceTime* pour qu'il vous voie, ta fille et toi ? Tu peux le soutenir dans ses difficultés, lui apporter une aide pendant qu'il souffre à l'hôpital à cause du coronavirus, uniquement si tu fais un chemin de ton côté : même si tu ne lui dis pas un mot, il pourra alors voir sur ton visage l'espérance qui peut le soutenir ».

Que suscitent en toi les personnes qui, comme on dit, sont en première ligne dans la lutte contre le coronavirus, qui sont exposées quotidiennement au danger ?

Au cours de ces semaines, j'ai été témoin d'une explosion de générosité, de dévouement et d'attention qui m'ont profondément ému. C'est une gratitude immense que je ressens pour ceux qui partagent le besoin de leurs semblables en se mettant eux-mêmes en danger.

« Quand nous voyons d'autres qui vont plus mal que nous, nous nous sentons poussés à les aider en donnant un peu de nous-mêmes. Cette exigence est si originelle, si naturelle, qu'elle se trouve en nous avant même que nous en prenions conscience, et nous l'appelons à juste titre "loi de l'existence". [...] Nous intéresser aux autres, échanger avec eux, nous fait accomplir le suprême, l'unique devoir de la vie, qui est de nous réaliser nous-mêmes, de nous accomplir nous-mêmes. »³⁵ La rencontre chrétienne a pour but de soutenir et de rendre toujours plus stable et vrai cet élan humain, d'exalter l'humanité de l'homme, pour que la vie puisse devenir, dans toutes ses expressions, « charité », don de soi ému et gratuit.

Cette période de solitude forcée, cette « circonstance », n'est-elle pas un obstacle à l'expérience chrétienne dont tu as parlé ? La « distanciation sociale » impose une distanciation aussi de ces « présences » que tu as

³⁵ L. Giussani, *Le sens de l'action caritative*, Fraternité de Communion et Libération, Milan 2018, p. 3-4.

mentionnées il y a un instant, un relâchement du partage, de la compagnie...

Au contraire, ce peut être une grande occasion d'approfondissement de l'expérience chrétienne, pour la maturation de la foi, c'est-à-dire pour la découverte du contenu de la rencontre faite, de l'origine de cette compagnie qu'on a commencé à vivre comme un lieu générateur de soi et de sa propre consistance. Si cette découverte n'a pas lieu, nous restons à la surface des choses, nous risquons de réduire l'événement chrétien à son aspect sociologique, de vider la compagnie de sa signification authentique. Je tente de l'expliquer par un exemple. Un jeune de mes amis a terminé ses études et commencé une nouvelle vie. Nous ne pouvons donc plus nous voir aussi souvent que quand il fréquentait l'université. Récemment, il s'en plaignait devant moi. Je lui ai rappelé un passage de l'Évangile. Un jour, les disciples se trouvaient dans un bateau avec Jésus, et ils se sont aperçus qu'ils avaient oublié de prendre du pain. Bien qu'ils aient été témoins de deux miracles grands comme des châteaux (deux multiplications de pains comme il n'y en avait jamais eu dans l'histoire), ils ont commencé

à se disputer parce qu'ils avaient oublié le pain. Je faisais remarquer à mon ami que Jésus était là, à côté d'eux, dans le bateau ! Et ils continuaient à se plaindre ! Le problème n'était pas qu'ils étaient seuls, parce que Jésus était avec eux, mais pour eux, c'était comme s'il n'était pas là. Si bien qu'ils discutaient entre eux du fait qu'ils n'avaient pas de pain ! Pour montrer où était le problème, Jésus ne fait pas un autre miracle. À quoi aurait servi d'en faire un de plus, après tous ceux qu'ils avaient déjà vus ? Qu'est-ce que Jésus apporte alors ? Il leur pose trois questions. La première : « Combien avez-vous ramassé de pains en plus après la première multiplication ? ». Puis : « Et combien après la deuxième ? ». Et enfin : « Vous ne comprenez pas encore ? ».³⁶ Quelle contribution précieuse, que celle que Jésus apporte à ses amis en ne leur épargnant pas ces questions ! Il n'ajoute pas d'explications, il ne fait pas d'autre miracle, mais il les sollicite, de l'intérieur de leur expérience, à utiliser pleinement la raison, de façon à se rendre compte de celui qu'ils ont rencontré (ils avaient avec eux le seigneur du « fournil » !). S'ils n'avaient pas compris, attention, ce n'est pas parce qu'ils

³⁶ Cf. Mc 8, 19-21.

étaient seuls ou qu'ils ne disposaient pas de suffisamment d'éléments, mais parce qu'ils n'avaient pas encore bien utilisé la raison. En effet, dans de nombreuses occasions, y compris dramatiques, Jésus s'était révélé à eux, à travers les nombreux signes qu'ils avaient vus, comme une réponse exceptionnelle, qui correspondait enfin à leur cœur, à leur besoin d'hommes et à celui des autres ; mais ils n'avaient pas encore reconnu qui il était, de cette reconnaissance qu'on appelle la foi et qui « fleurit aux confins de la dynamique de la raison, comme une fleur de grâce à laquelle l'homme adhère par sa liberté ».³⁷

La foi chrétienne n'est pas la reconnaissance du « divin », mais du « divin présent » dans l'humain, en Jésus de Nazareth, dans le Christ, et aujourd'hui dans ce signe du Christ qu'est la compagnie de ceux qui croient en lui. « L'événement du Christ perdure dans l'histoire à travers la compagnie des croyants » ;³⁸ « Jésus Christ, cet homme d'il y a deux mille ans, se cache, devient présent, sous la tente, sous l'aspect d'une humanité différente. La rencontre, l'impact,

³⁷ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 48.

³⁸ *Ibidem*, p. 59.

se produit avec une humanité différente », ³⁹ avec un phénomène d'humanité différente : on le rencontre et on surprend un pressentiment nouveau de vie, quelque chose qui augmente la possibilité de certitude, de positivité, d'espérance et d'utilité dans la vie, et qui pousse à suivre. Pour beaucoup d'entre nous, cet « impact » a pu se produire sans que mûrisse cette reconnaissance qu'on appelle foi, qui s'épanouit comme une grâce à l'extrême limite de la dynamique rationnelle, impliquant ainsi tout le parcours de la raison, de l'affection et de la liberté humaine. Cette circonstance d'isolement forcé, précisément parce qu'elle nous pousse à ne pas tenir pour acquise la réalité humaine que nous avons rencontrée, peut être une grande occasion de faire cet itinéraire de manière plus consciente et plus personnelle, pour prendre conscience de la nature de l'événement qui est venu à nous sous la forme d'une rencontre humaine fascinante et persuasive. Nous pouvons saisir l'occasion ou nous complaire dans les récriminations, comme les disciples sur le bateau.

³⁹ L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communionis*, année 9, n° 92, novembre 2008, p. 3-4.

Quoi qu'il en soit, dans cette situation d'isolement forcé, il n'en reste pas moins qu'on ne peut pas partager la douleur, la souffrance de ceux qu'on aime, qu'on doit abandonner dans un hôpital...

C'est la question que m'a posée une jeune Madrilène lors d'une rencontre avec des étudiants par visioconférence la dernière semaine de mars. Elle disait : « Ces jours-ci, mon grand-père est à l'hôpital, il va probablement mourir et, dans ma famille, nous nous posons beaucoup de questions, parce que nous ne pouvons pas être là avec lui ; non seulement il est en train de mourir, mais il meurt seul. Je ressens toute mon impuissance et je me dis : "Pourquoi ne puis-je pas être avec lui ? Pourquoi ne puis-je pas lui tenir compagnie en ce moment ?" » Il est clair ici que cette circonstance exige et, en un sens, impose un sacrifice : ce que nous voudrions faire n'est pas réalisable, on nous en empêche. Mais la question est encore une fois de savoir si la circonstance, telle qu'elle nous est « donnée », c'est-à-dire dans sa dimension inévitable (nous ne pouvons pas l'éliminer, la changer, la modifier, autrement, surtout dans des cas comme ceux-ci, nous le ferions immédiatement et ce serait raison-

nable de le faire), est un tombeau, un vide absolu, un pur anéantissement, ou si elle est vocation, le lieu d'un appel mystérieux, la manière par laquelle le Mystère que toute la réalité sous-tend, m'incite à accomplir ma vie, à marcher vers le destin. Voilà le choix.

Si cette étudiante reconnaît la réalité comme un appel, elle peut dire, comme elle l'a d'ailleurs dit en poursuivant son témoignage : « Même cette circonstance est pour moi. Même cette impuissance est pour moi. Même la solitude de mon grand-père à l'hôpital est pour lui. Il m'est demandé la disponibilité pour adhérer à ce signe du Mystère que sont les circonstances, pour suivre la provocation de la réalité ». C'est vertigineux, je le disais tout à l'heure, et c'est dramatique. Le Mystère s'est fait chair pour que l'homme puisse soutenir ce vertige, traverser et embrasser ce drame. Cette jeune fille en a témoigné devant tous ceux qui l'écoutaient. Le « oui » à la circonstance devient le « oui » au Mystère fait chair, à cet homme, Jésus Christ, mort et ressuscité, présent ici et maintenant, deux mille ans plus tard, dans la chair d'une compagnie humaine qu'il a générée, qui se distingue par certains traits d'humanité uniques. En 1972, dans un moment historique chargé de difficultés, don

Giussani disait que « la vérité de la foi [se voit] dans la capacité de [...] valoriser, en tant que chemin de maturation, ce qui apparaît comme une objection, une persécution, ou généralement comme une difficulté ».⁴⁰

Alors, ceux qui sont confinés entre les murs de leur maison sont appelés à vivre la même expérience que ceux qui sont en première ligne ?

Le cœur de l'expérience ne change pas. Il s'agit de répondre à la réalité qui nous appelle, à sa mystérieuse profondeur, de franchir une étape vers notre destin et notre épanouissement, précisément à travers les circonstances qui nous sont données, de découvrir quoi et qui nous aide à maintenir cette tension. Je pense ici à un jeune étudiant qui, il y a encore quelques semaines, était au centre d'un tourbillon de rapports, toujours loin de chez lui, lancé dans des centaines de rencontres et d'initiatives. Soudain, le décret du gouvernement l'oblige, comme

⁴⁰ L. Giussani, « La longue marche de la maturité », *Traces-Litterae communionis*, année 9, n°85, mars 2008, p. 12.

tout le monde, à « s'isoler » à la maison. Jour après jour, 24 heures sur 24 en contact avec ses parents. Au lieu de percevoir cela comme un malheur, il le prend comme une occasion, une provocation, dans le sens que nous venons d'évoquer. Au bout de deux semaines, il m'écrit :

« Face à la perspective de rester à la maison, j'avais été pris de peur, parce que j'ai toujours cherché à fuir de chez moi, je ne m'y suis jamais senti à l'aise. Mais ensuite, je me suis rappelé le regard de gratuité que j'ai reçu au cours de ces années, dans la rencontre avec certaines personnes de la communauté, et les moments où, dans cette période, j'ai pu être face à mes parents sans les "mesurer". Et je me suis rendu compte que cela s'est produit lorsque, au cours de ma journée, j'ai reconnu le Christ présent : ce sont les seuls moments où j'étais libre devant eux. J'ai commencé ce confinement en priant comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Je disais : "S'il te plaît, Seigneur, montre ta présence". Ce qui me surprend, c'est que j'ai commencé à voir que le problème n'a jamais été totalement de leur côté, il était avant tout en moi, parce que je les regardais selon une image de perfection, je les comparais à d'autres personnes et je les

dévalorisais. Ces jours-ci, j'ai commencé à les "regarder", j'ai compris à qui ils appartiennent. Jusqu'ici, j'avais été face à eux en croyant tout savoir d'eux, si bien que je ne cherchais même pas à entamer un dialogue, à passer du temps avec eux. Mais, ces jours-ci, ce sont mes compagnons de vie, et des faits que je n'imaginai pas se produire ».

Ce jeune homme ne pouvait pas continuer à traiter ses parents selon l'image de famille qu'il avait : la cohabitation étroite (acceptée, vécue comme une vocation) l'a poussé à les accepter tels qu'ils sont vraiment, et cela a été un plus pour sa vie, il en a immédiatement vu les effets. Il a dit oui au défi de la réalité et il a ainsi franchi des étapes inattendues.

En adhérant aux circonstances, en allant au fond de certaines situations (dans lesquelles nous sommes « coincés » par la force des choses), nous pouvons faire des découvertes qui marquent un point de non-retour dans notre vie. C'est ce dont a récemment témoigné une jeune étudiante lors d'une autre rencontre en visioconférence, en racontant :

« Il y a quelques semaines, après une année de maladie, ma mère est morte. Une semaine exactement après son enterrement, je me suis retrouvée enfermée à la maison et seule.

Mes frères vivent à l'étranger ; mon père sort le matin à six heures et demie pour aller travailler à l'hôpital et rentre le soir à huit heures et demie. En ces jours de solitude, qui sont très difficiles, je l'avoue, je prends cependant conscience que cette situation et cette condition peuvent être privilégiées. Pour ne pas gâcher toute ma journée, je dois me demander, dès que j'ouvre les yeux, ce dont j'ai vraiment besoin. Je demande à certains de mes amis de me tenir compagnie et de me faire découvrir ce qu'ils vivent. De plus, cette condition ne me permet pas de me distraire de la mort de ma mère ; au contraire, même m'occuper maladroitement des choses de la maison me rappelle ses gestes et ses paroles, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pourtant, dans la douleur que je vois augmenter de plus en plus au fur et à mesure que les jours passent, je me rends compte que ma mère est présente dans ma vie, même si c'est d'une manière différente, qu'elle me fait bouger, dans des journées apparemment toutes identiques. Cela fonctionne exactement comme avec mon fiancé, qui n'est pas physiquement avec moi, mais qui est là ; il vit sa quarantaine à des kilomètres de moi, et le simple fait qu'il existe et qu'il me vienne à l'esprit au fil de mes jour-

nées me fait bouger. La vie qui a été suscitée en moi après la mort de ma mère (je passe ce temps de solitude à faire simplement ce que j'ai à faire, mais avec une sérénité profonde que je ne peux pas m'expliquer) me fait dire, même en tremblant, que le Christ fait vraiment triompher la vie sur la mort. Ces jours-ci, j'éprouve une énorme gratitude pour tout ce qui s'est passé. En même temps, une douleur grandit également en moi, car le soir, mon père revient bouleversé de l'hôpital, avec une nostalgie sans fin de ma mère, et nos dîners se passent toujours en silence. Mon impuissance me rend triste, je m'interroge sur ce qu'il m'est demandé dans ces circonstances, sur ce que signifie réellement "offrir" une lessive à faire ou une page à réviser ».

Quelle aide cette jeune fille peut-elle apporter à son père lorsqu'il rentre le soir mort de fatigue et n'a pas envie de parler ? Le chemin qu'elle fait, la conscience d'elle-même et de ce qui la fait vivre qui grandit en elle, son visage marqué par la gratitude.

Récemment, dans une lettre aux amis de Communion et Libération, justement à propos de la situation causée par le coronavirus, tu as écrit : « La reconnaissance du Christ et le "oui" »

que nous lui disons, même dans l'isolement où chacun de nous pourrait être contraint de se trouver, est déjà la contribution au salut de tout homme aujourd'hui, avant toute tentative légitime de se tenir compagnie, qu'il faut toutefois poursuivre dans la limite de ce qui est permis ». Puis-je te demander d'expliquer ce que tu entendais dire par là ?

Je voulais dire que la plus grande contribution que nous apportons au monde est notre « oui » à l'appel du Mystère, notre « oui » au Christ, à la foi, et pas avant tout ce que nous arrivons à faire. En effet, même lorsque nous agissons (comme ceux qui, en cette période, se trouvent en première ligne), notre plus grande contribution reste ce « oui » : s'il est vécu de manière authentique, il change la manière même dont nous faisons ce que nous faisons, le rendant encore plus utile pour nos frères humains. Soyons clairs, il n'y a pas d'opposition entre la foi et l'action, bien au contraire : la foi est ce qui fonde l'action dans sa plénitude et sa reprise inlassable, elle est la racine de cette action qui prend (par grâce) la forme de la charité, d'une affirmation inconditionnelle du bien de l'autre, explicitée selon la diversité des occasions. La contribution la plus origi-

nale que nous puissions apporter au monde est notre reconnaissance du Christ, notre « oui » à Lui, qu'il s'agisse d'agir ou que l'on en soit empêché. Pendant le Carême 2006, Benoît XVI l'a exprimé en des termes dont nous nous souvenons tous :

« Aujourd'hui encore, au temps de l'interdépendance globale, on peut constater qu'aucun projet économique, social ou politique ne remplace le don de soi à autrui, dans lequel s'exprime la charité. Celui qui agit selon cette logique évangélique vit la foi en tant qu'amitié avec le Dieu incarné et, comme Lui, se charge des besoins matériels et spirituels du prochain. Il le regarde comme un mystère incommensurable, digne d'une attention et d'un soin infinis. Il sait que celui qui ne donne pas Dieu donne trop peu, comme le disait la bienheureuse Teresa de Calcutta : "La première pauvreté des peuples est de ne pas connaître le Christ". Pour cela il faut faire découvrir Dieu dans le visage miséricordieux du Christ : hors de cette perspective, une civilisation ne se construit pas sur des bases solides ». ⁴¹

⁴¹ Benoît XVI, *Message pour le Carême 2006*, 26 septembre 2005.

La situation d'isolement et d'inaction forcée que beaucoup vivent peut être une occasion de prendre conscience que la foi vécue est la contribution originale que nous pouvons donner aux autres en tant que chrétiens. En effet, si le Christ, notre « oui » au Christ, ne devenait pas visible dans notre tentative de tenir compagnie (dans les limites qui nous sont imposées en ce moment), nous donnerions « trop peu » à l'autre, nous ne lui donnerions pas l'essentiel. C'est pourquoi, même dans l'isolement où chacun de nous pourrait être contraint de se trouver, notre « oui » au Christ est déjà la contribution au salut de tout homme aujourd'hui, avant toute tentative légitime de se tenir compagnie, car il en est le cœur.

Cela subvertit l'image que nous avons le plus souvent de notre contribution au monde et au bien des personnes, à commencer par celles qui nous sont les plus chères. C'est la raison pour laquelle beaucoup se sentent un peu inutiles. Disons que l'impossibilité de « faire » est décourageante...

Je pense toujours au fait que sainte Théo-

rèse de l'Enfant Jésus, une religieuse cloîtrée qui est morte très jeune, a été proclamée par l'Église patronne des missions. Comment est-ce possible ? Que dit l'Église à son sujet ? Que son « oui » caché, inactif selon la mentalité du monde, a coïncidé avec le bien du monde. Je comprends que cela sape l'image que nous avons habituellement de l'aide à apporter aux autres. Comment une jeune femme qui n'a jamais quitté son monastère peut-elle être désignée par l'Église comme la plus grande missionnaire, la patronne des missions ? Cela paraît absurde, et pourtant le « oui » de cette petite moniale a eu une signification puissante pour le monde. Pensons seulement à toutes les personnes qui ont été transformées, directement ou indirectement, par sa foi, par son témoignage de vie. Comme je le répète souvent, le « oui » de la Vierge, dit dans l'obscurité énigmatique de sa condition, a été la plus grande contribution à la vie du monde et de chaque homme, tout comme le « oui » de don Giussani et de beaucoup d'autres l'ont été pour nous.

Ces jours-ci, j'ai lu le livre *Van Thuan. Libre derrière les barreaux* de Teresa Gu-

tiérrez de Cabiedes,⁴² qui raconte l'histoire d'un grand témoin de la foi, une vie vécue dans l'adhésion cohérente et héroïque à sa vocation, comme l'a dit le pape Jean-Paul II à son sujet. En 1975, peu après avoir été nommé archevêque coadjuteur de Saïgon (Hô-Chi-Minh-Ville, Vietnam), François-Xavier Nguyen van Thuan est accusé de trahison et arrêté : « Nguyen Van Thuan, [...] nous t'avons fait venir parce que tu crées des problèmes au Gouvernement du peuple souverain du Vietnam. On t'accuse de faire de la propagande impérialiste et d'être un infiltré à la solde de puissances étrangères ». Il passera treize ans en prison, dont neuf en isolement. J'ai été impressionné par la manière dont il a vécu cette circonstance. Enfermé dans une prison affreuse, lui aussi se demande à quoi peut servir sa vie : « Que me sert de conserver la vie, si je ne peux pas accomplir la mission pour laquelle je suis né ? ». C'est pourquoi, « prostré à terre, il recommença à appeler Dieu, l'implorant de le libérer. [...] "J'ai laissé mes orphelins, mes pauvres et

⁴² T. Gutiérrez de Cabiedes, *Van Thuan. Libre derrière les barreaux*, Nouvelle Cité, Bruyères-Le-Châtel 2018.

ma famille tout seuls. [...] Et maintenant, à quoi bon m'agiter ici comme un insecte répugnant ?" ». Tout lui paraissait inutile, mais le Mystère lui réservait une surprise. Dans son dialogue intérieur avec Dieu, il entend une voix qui lui dit : « Ce que tu as fait est grand. [...] Tu te plains de ne pas pouvoir travailler pour moi... Alors, pourquoi ne me confies-tu pas tes œuvres ? Est-ce moi que tu aimes... ou bien aimes-tu les œuvres que tu fais pour moi ? [...] Tu te fais du souci pour les tiens parce que tu les aimes. Or, personne, plus que moi, ne désire les aider ! Aie confiance en moi. Je me chargerai de tes œuvres à l'extérieur ». ⁴³

Le résultat de son « oui », il l'a vu avec le temps, car il ne pouvait sûrement pas imaginer au départ ce qui naîtrait de son acte de confiance. Ce n'est que lorsqu'il a accepté de parcourir le chemin mystérieux qui s'était dessiné devant lui, qu'il a vu avec surprise changer toutes les personnes qu'il rencontrait en prison. Surtout les gardes qui le surveillaient. À tel point que les officiers les remplaçaient sans cesse, parce qu'ils ne pouvaient pas éviter la « contagion », ils ne pouvaient pas empêcher les personnes qui

⁴³ *Ibidem*, p. 12, 66-67.

étaient en contact avec Van Thuan de changer. « Tout le monde a envie de partager ta cellule », lui crie son geôlier, « mais je n'ai pas l'intention de te laisser plus longtemps contaminer tous mes prisonniers ».⁴⁴ Parfois, ce qui naît de notre « oui » est évident à nos yeux, et parfois non, mais cela ne signifie pas que ce « oui » au Mystère ne produit pas d'effets dans le présent.

Ce qui m'a le plus frappé est le moment où Van Thuan se demande pourquoi le Mystère permet qu'il traverse cette circonstance. C'est la même question que celle que lui posaient ses gardes, qui ne pouvaient pas s'expliquer pourquoi il persistait dans son attitude alors que, s'il s'était repenti d'avoir « trahi » son pays, il aurait été libéré et aurait pu avoir un avenir splendide. Plus les circonstances nous interpellent, plus la question des raisons se pose. À la énième question à ce sujet de la part de son geôlier, il répond qu'il a eu suffisamment de temps pour évaluer si c'était une erreur de persister dans son attitude, c'est-à-dire de s'en remettre au dessein d'un Autre, et il ajoute que, plus il y réfléchit, plus il se sent heureux d'avoir reçu et d'avoir vu s'épanouir

⁴⁴ *Ibidem*, p. 179.

en lui une liberté à l'épreuve de la prison.

Le résultat, la contribution au bien du monde est la génération d'un sujet libre, avec une liberté à l'épreuve de toute forme de captivité. C'est quelque chose qui ne s'accomplira que dans l'éternel, mais qui peut déjà être relevé dans le présent : une liberté inimaginable s'épanouit, et c'est un témoignage pour tous : « Comment fais-tu ? Je t'ai rendu la vie impossible... », lui demandent-ils. Et Van Thuan de répondre : « Comment ne pas crier de joie en voyant que Quelqu'un me prête cet amour qui détruit la haine et le ressentiment ? ».⁴⁵ Il lui paraît impossible, à lui aussi, que quelqu'un le fasse s'épanouir ainsi, le rende si libre, car cet épanouissement a lieu selon un dessein et un temps qui ne sont pas les nôtres ; si on l'accepte, le résultat dépasse toute attente.

Qui sait comment nous affrontons la circonstance que nous vivons, nous qui sommes obligés de rester à la maison pour éviter la contagion ! Est-ce que nous étouffons, comme si nous n'avions pas d'issue, ou est-ce que nous nous découvrons plus libres ?

⁴⁵ *Ibidem*, p. 305.

Que restera-t-il de tout ce que nous vivons, lorsque l'urgence sera passée ?

Quelqu'un a écrit que nous sortirons changés de cette grande pandémie. J'ajoute : nous en sortirons changés, mais seulement si nous commençons à changer maintenant, c'est-à-dire si nous nous rendons compte de ce qui se passe, si nous sommes présents dans le présent et que nous apprenons maintenant à juger ce que nous vivons, confinés dans nos maisons ou engagés en première ligne pour affronter la contagion. Le changement n'est pas le simple fruit d'une accumulation de chocs, d'événements et d'impressions de ce qui se produit, mais celui d'une compréhension du sens de ce qui nous arrive, c'est-à-dire un gain de connaissance. Notre changement ne peut donc pas être automatique. Nous sortirons changés de cette situation si nous approfondissons maintenant, à travers les provocations que la réalité nous lance, la découverte de ce que nous sommes et de ce pour quoi il vaut la peine de vivre, de ce qui nous permet de ne pas être écrasés. Je cite souvent une phrase de Benoît XVI :

« Un progrès qui se peut additionner n'est possible que dans le domaine matériel. Ici, dans la connaissance croissante

des structures de la matière et en relation avec les inventions toujours plus avancées, on note clairement une continuité du progrès vers une maîtrise toujours plus grande de la nature. [...] Dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale, il n'y a pas de possibilité équivalente d'ajouter, pour la simple raison que la liberté de l'homme est toujours nouvelle et qu'elle doit toujours prendre à nouveau ses décisions. Jamais elles ne sont simplement déjà prises pour nous par d'autres – dans un tel cas, en effet, nous ne serions plus libres. La liberté présuppose que, dans les décisions fondamentales, tout homme, chaque génération, est un nouveau commencement. »⁴⁶

Cela signifie que, si nous ne prenons pas l'habitude de juger ce que nous vivons en ces journées d'isolement forcé ou d'engagement dans la lutte contre le virus, nous perdrons tout. Paolo Giordano le souligne : « Cela fait un mois que l'impensable a fait irruption dans nos vies. [...] Mais à un moment donné, cela va se terminer. [...] Tandis que nous, distraits, ne voudrions que nous libérer de tout. La grande obscurité qui tombe. Le début de l'oubli. À moins que nous n'osions

⁴⁶ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 24.

réfléchir maintenant. [...] Imaginons l'après en commençant maintenant. Évitions que l'impensable ne nous prenne encore une fois par surprise ».⁴⁷

Il s'agit d'une vérification que nous devons réaliser dans notre vie quotidienne, depuis le réveil jusqu'au moment où nous nous couchons le soir. Giordano écrit encore : « J'ai décidé d'utiliser ce vide pour écrire [...] : je ne veux pas perdre ce que l'épidémie nous dévoile de nous-mêmes. Une fois la peur surmontée, toute conscience volatile disparaîtra en un instant », mais « certaines réflexions que la contagion suscite maintenant seront toujours valables ».⁴⁸ Il est certain que, sans un travail sur nous-mêmes, tout disparaîtra et nous reviendrons aux habitudes sans avoir rien appris de cette étrange et douloureuse circonstance. Mais nous seuls pouvons décider de faire ce travail : c'est la seule chose à laquelle aucun décret ni aucune règle ne peut nous forcer. À ce niveau, il n'y a rien d'automatique. Alors, décidons ! C'est un travail qui demande de l'attention, dans lequel la raison et la liber-

⁴⁷ *Corriere della Sera*, 21 mars 2020.

⁴⁸ *Corriere della Sera*, 24 mars 2020.

té doivent toujours être réveillées, prêtes à saisir le moment qui passe. Sinon, le sacrifice et la préoccupation feront tout simplement place à l'oubli. En bon connaisseur de l'âme humaine, Eugenio Borgna en est bien conscient : « Une fois le danger passé, les hommes oublient facilement. Mais il y aura des gens, je ne sais pas combien, qui, dans cette période de douleur, auront saisi l'occasion pour être plus attentifs, pour s'écouter et pour écouter l'autre plus profondément. Oui, après cette épreuve amère, certains d'entre nous renaîtront : ils seront capables d'une nouvelle espérance ».⁴⁹

En attendant, toutefois, la pandémie continue. À ce stade, il est clair pour tout le monde qu'il ne s'agit pas d'un phénomène passager.

C'est ici qu'émerge l'importance du temps, qui met à l'épreuve notre attitude face aux événements, notre façon d'affronter la vie, les rapports, les situations. Quand la réalité ne se plie pas à nos attentes, à nos stratégies, à nos initiatives, cela dévoile la consistance ou non de notre sujet et du bagage

⁴⁹ *Avvenire*, 25 mars 2020.

de convictions que nous portons en nous, qu'elles soient laïques ou religieuses.

Dès le début, nous avons assisté à de nombreuses oscillations dans la manière d'envisager et d'affronter l'épidémie. Pourquoi y a-t-il eu tant de difficultés à trouver une voie appropriée ?

Je n'ai pas les outils pour répondre à cette question. Je m'en tiens à ce que je constate dans mon domaine d'expérience et qui s'applique à moi. Il y a une observation de Chesterton que je trouve désarmante : « L'ennui avec nos sages n'est pas qu'ils ne peuvent imaginer de réponse ; c'est qu'ils n'imaginent pas même l'énigme ». ⁵⁰ La condition pour voir la réponse est de voir l'énigme. Cela implique une certaine attitude face à la réalité : il faut se laisser interpeller par elle, suivre ses suggestions, être prêts à revoir nos idées et nos projets et à apprendre de tous ceux qui peuvent nous aider. Bref, c'est un problème de regard sur la réalité qui concerne chacun de nous, ainsi que de liberté par rapport à nos

⁵⁰ G.K. Chesterton, *Orthodoxie*, Gallimard, Saint-Amand 1984, p. 47.

erreurs et au spectre de l'intérêt (des effets que nous souhaitons susciter chez les autres). De cette manière, nous pouvons nous remettre plus rapidement d'un trébuchement, d'un échec, du désarroi, parce que nous avons pour seul gouvernail sur notre route la tension pour le bien de tous et rien d'autre.

Si je peux me permettre : qu'est-ce qui te soutient le plus, ces jours-ci ?

J'ai souvent vu l'intérêt de ne pas me soustraire aux défis que la vie ne m'a pas épargnés. J'ai donc affronté celui-ci aussi, animé du désir de découvrir ce qui pouvait naître d'une provocation qui se révélait chaque jour davantage dans ses véritables proportions. Je n'ai pas pu affronter tout ce qui se produisait sans être touché par l'émerveillement pour la Présence qui domine ma vie. Et face à la vulnérabilité qui devenait de plus en plus évidente dans toutes ses facettes, cette interrogation grandissait toujours plus en moi : « Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ? ».⁵¹

⁵¹ Ps 8, 5.

C'est cette Présence, ce Tu, qui façonne mon regard sur le défi que je dois relever comme tout le monde, me permettant de vivre en homme le vertige qu'il provoque, sans échapper au drame, à la douleur, à la mort que je vois se produire autour de moi et qui se reflète donc en moi. J'essaie de vivre cela comme une occasion de vérifier la foi. En me laissant toucher par les questions que cette situation fait surgir, je surprends en moi avec étonnement une lumière pour les affronter, je ressens tout le caractère raisonnable de la démarche que me suggère la foi.

Jésus a à cœur toute mon humanité et celle des autres. Je comprends encore mieux d'où vient cette certitude inébranlable de saint Paul, conquise justement parce que rien ne lui avait été épargné : « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le glaive ? [...] Mais, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous

séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. »⁵²

Les personnes qui vivent avec cette certitude sont un espoir pour tous (tout comme elles le sont avant tout pour moi ces jours-ci), même pour ceux qui se sentent fragiles face au défi du virus et sont loin de la foi de saint Paul. De telles personnes peuvent susciter le désir d'avoir cette foi, en la demandant dans chaque geste de la journée, qu'il soit petit, grand ou héroïque.

Qui ne désirerait pas pour soi cette certitude ? D'autant plus que nous ne savons pas encore comment nous sortirons de cette épreuve, non seulement sur le plan sanitaire, mais aussi pour toutes les autres conséquences qui nous attendent probablement. Ce n'est qu'avec une telle certitude que nous pouvons vraiment ne pas rester sourds à l'appel de cette circonstance et ne pas manquer l'occasion de devenir plus nous-mêmes, et donc plus utiles aux autres.

⁵² Rm 8, 35-39.

